



# 20 sacs

Roland Bosquet

20 sacs

© Roland Bosquet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6369-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Chapitre 1

Nîmes, 25 mars 2024 en fin de matinée.

Mahmoud, dit Momo, n'aime rien tant que marcher au hasard dans la rue, entendre le ronronnement des moteurs des voitures, les pétarades insolentes des mobylettes, les rires aigrets des enfants, les babillages des femmes et les invites accrocheuses des vendeurs dressés devant leur étal. Et il aime d'autant plus cette effervescence désordonnée qu'elle lui offre en permanence un terrain de jeu des plus rémunérateurs. Même s'il a un peu perdu de cette dextérité qui faisait l'admiration des gamins de son quartier, il reste encore un virtuose du vol à la tire ! Téléphones et portemonnaies échappent rarement à sa convoitise. Certes, les flics en vadrouille veillent et lui faut souvent se déguiser en touriste inoffensif mais il affectionne précisément déambuler ainsi en passager clandestin.

On n'aurait guère, toutefois, à lui reprocher. Une bagarre par-ci, une bagarre par-là, pour entretenir les réflexes, un chapardage inutile pour le plaisir du geste, une parole un peu haute parfois à l'adresse d'un quidam irrespectueux mais rien de bien méchant. On remarquerait peut-être un rappel à la loi par une jeune juge encore innocente mais qui remonte à près de trois années maintenant et s'est sans doute perdu dans les méandres des archives de la rue des Arènes.

Arrivé devant l'église Saint-Paul et entraîné par un groupe d'Anglaises volubiles, il bifurque dans la rue de la Madeleine déjà presque saturée de piétons serpentant entre les tables en terrasse des petits restaurants. Lorsqu'un sac imprudemment resté ouvert lui offre une occasion trop tentante. Instinctivement, il tend la main. Mais elle n'a pas même atteint la sangle de cuir passée en bandoulière que des doigts puissants la bloquent. Il veut se dégager d'un coup de coude.

— Top là, mon gars ! Tu bouges plus.

Faire l'idiot qui ne comprend pas et abandonner toute résistance pour échapper à la pression.

— J'suis pas un flic ! Suis-moi.

La voix est précise, le ton impératif.

Il se sent entraîné dans l'ombre d'une camionnette de livraison, hors de vue des caméras de surveillance de la mairie. Il tente encore de prendre le large mais son agresseur l'agrippe par le col et le plaque contre la tôle brûlante du véhicule. La chaleur contre ses omoplates l'irradie tout entier. Il esquisse un geste pour y

échapper.

— Calme ! Je veux juste te parler.

Mahmoud n'a pas vraiment peur. Il pourrait ruer d'un coup, éventuellement hurler de toutes ses forces pour alerter l'entourage qui, pour l'heure, les ignore. Mais il se détend. Qu'aurait-il à craindre ? S'il l'avait voulu, l'autre lui aurait depuis longtemps percé les côtes et joué les courants d'air en toute impunité. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il a une bonne raison.

— J't'écoute.

— Ça te dirait de gagner une belle somme ?

— Combien ?

— Vingt sacs. Dix avant, dix après.

— Pour faire quoi ?

— Pas grand-chose et le voyage est payé.

— Où ?

— Pas d'autres questions sinon c'est rien.

Mahmoud réfléchit à toute vitesse. Inutile pour l'instant de jouer les matamores. D'abord dire oui à tout, il verra pour la suite.

— Quand ?

— Demain 8h, parking de l'aérodrome de Courbessac. Tu viens comme tu es.

— L'argent ?

— Demain, j'ai dit. 10heures. Courbessac. Ok ?

De toute façon, Mahmoud n'a pas d'autre choix que d'acquiescer.

\_Ok !

L'étreinte se desserre, l'homme recule d'un pas et l'observe d'un œil peu amène.

— Tu t'habilles un peu et tu mets de bonnes chaussures.

— J'm'habille comme j'veux.

— T'as donné ton accord au contrat alors tu fais c'que j'te dis et tu discutes pas. Et me fais pas faux bond. Dis-toi bien que j'te retrouverais sans difficulté.

Le Mas de Mingue avec ses barres d'immeubles datant des années soixante, lorsqu'il fallait loger en urgence les rapatriés d'Algérie. Le quartier est aujourd'hui classé en zone prioritaire mais il faudra attendre au moins une génération avant qu'il ne soit rénové comme promis. Le calme y règne pour l'instant, c'est l'heure de la sieste pour tout le monde ou presque. Quelques aficionados osent encore le traverser comme s'ils avaient des choses importantes à régler, et quelques enfants profitent de la place libérée pour taper dans un

ballon. Des garçons bien sûr ; les filles, elles, sont assignées à résidence dans les appartements.

En silence, l'ambulance des pompiers s'arrête devant le numéro 42 de la rue du Dr Bergerie et la voiture de la Bac se stationne deux ou trois places plus haut, sans sirène elle aussi et sans gyrophare. Inutile d'alerter inutilement la population. Deux hommes et une femme en tenue du Samu grimpent en courant jusqu'au dernier étage. Une vieille femme en boubou les attend sur le palier : c'est ma voisine, là ! Ils entrent en se bousculant et sont accueillis par une autre vieille femme avachie sur un antique canapé submergé par des coussins aux couleurs délavées. Elle respire difficilement mais elle est consciente. La femme se penche sur elle, l'ausculte rapidement, le pouls, la tension, le cœur, les réflexes, sort son téléphone et parle avec plusieurs interlocuteurs.

— On vous emmène à l'hôpital, crie-t-elle presque, comme si sa patiente était sourde.

Celle-ci opine des yeux tandis sa voisine lui répète la sanction. Elle lève à peine un doigt et lâche un long soupir.

— J'avertis vot' fils ! Vous inquiétez pas.

Puis se tournant vers la médecin qui range ses appareils dans sa sacoche :

— Vous l'emmenez où ?

— À Debré, lâche celui qui semble être le chef d'expédition.

Ils redescendent les quatre étages en soutenant difficilement la pauvre femme qui n'est pas loin de s'évanouir et l'engouffrent sans un mot dans le véhicule qui démarre aussitôt.

Deux heures plus tard, un homme d'une cinquantaine d'années se présente devant le numéro 42, monte à pas lourds les trois marches du parvis dont la moitié du carrelage a disparu et s'engage dans le hall d'entrée. Cheveux courts et grisonnants, une chemise sans âme, un pantalon de jean et des mocassins épuisés, il essuie son front ruisselant de sueur et s'arrête, le temps d'apprivoiser la pénombre ambiante. Trois types fument leur cigarette en l'observant d'un regard interrogateur. Deux gamins assis sur la première marche de l'escalier. Quatorze ou quinze ans tout au plus. Et un plus grand appuyé contre le mur, aux épaules plus larges, les cheveux raides ébouriffés et trois poils épars au menton. Vingt ans peut-être.

— Qu'est-ce tu cherches ? demande celui-ci le regard fixé sur son mégot.

L'homme les observe un moment avant de répondre d'un ton assuré.

— Je vais chez ma mère.

— C'est qui ta mère ? On t'connait pas.

L'homme reprend sa progression vers l'escalier comme s'il n'avait pas l'intention de poursuivre la conversation.

— On t'a posé une question.

L'homme hésite. Est-ce bien utile de répliquer par la confrontation ? Il les regarde posément, l'un après l'autre, sans montrer la moindre émotion. Il ne distingue guère que deux gamins désœuvrés qui s'amusent à jouer les durs. Il leur apporte une distraction bienvenue qui ne nuit pas, au contraire, à leur statut. Il hausse les épaules.

— Les pompiers viennent d'emmener ma mère à l'hôpital. Elle a besoin d'affaires.

Et il s'engage sans attendre vers les étages.

Le plus petit des trois se redresse.

— Hé là ! On n'a pas dit !

— Laisse ! ordonne le grand. J'ai vu l'ambulance.

Parvenu au dernier étage, l'homme marque une pause pour reprendre son souffle, glisse une clé dans la serrure, entre et referme derrière lui.

Indifférent au capharnaüm qui règne dans la pièce, il se dirige tout droit vers la fenêtre, l'ouvre et dégage les volets de fer à la peinture écaillées. Un flot de lumière l'assaille et il cligne des yeux. Les rideaux refermés, il agrippe la petite paire de jumelle de la vieille dame posée sur un guéridon à côté du téléphone fixe. Elle trompe son ennui en espionnant ses voisins ? Il lui faut quelques secondes pour les ajuster à sa vue et aperçoit nettement l'immeuble qui fait face. Il porte son attention sur la première entrée à droite. Tout est calme pour l'instant, aucune silhouette ne semble y faire les cent pas.

Il consulte sa montre. D'ici une heure environ, selon le fils de la vieille dame, la voiture de patrouille de la police va pénétrer en territoire ennemi et faire son tour d'inspection. Elle ressortira comme elle est venue, sans n'avoir rien remarqué de particulier. Cinq minutes plus tard, les deux plus jeunes gars qui l'ont accueilli se dirigeront chacun de leur côté vers leur poste de guet respectif, l'arrêt de bus au rond-point conduisant vers le centre-ville pour l'un, le transformateur tristement tagué en lisière du terrain vague pour l'autre. Et cinq autres minutes plus tard, celui qui se donne des airs de cadot traversera la place pour endosser son costume de vendeur. Défileront devant lui en fin d'après-midi quelques clients qui le connaissent mais surtout les coursiers qui assurent les livraisons. L'homme approche une chaise de la fenêtre, s'assied en soupirant et attend.

Tout se déroule comme prévu. Lorsqu'il aperçoit les deux jeunes s'éloigner, il

se lève d'un bond et sort. Dévale l'escalier avec une souplesse qu'on ne lui soupçonnerait pas et rejoint le petit caïd mollement alanguï dans un fauteuil probablement récupéré dans l'un des appartements.

— Salut.

L'autre veut l'ignorer mais l'homme s'incruste.

— Ça te dirait de gagner une belle somme ?

— Rien à foutre, tacle le gars sans même tourner la tête.

— Tu dois combien à ton fournisseur ? 15000 ? 20000 ?

— N'importe quoi !

— Je le sais.

Un court silence s'installe. Le temps d'entendre une mère crier dans les étages.

— Je fais ça dans la semaine !

— Tu sais bien que non. Ici, ça craint.

Nouveau silence. L'homme a l'impression d'entendre les rouages cliqueter dans le cerveau du gars. Qu'est-ce qu'il sait vraiment ? Jusqu'où ? En réalité, il a presque le couteau sous la gorge et ce n'est pas une métaphore comme ils disent à la télé. Mais comment l'autre pourrait-il le savoir ? À moins que son fournisseur n'ait, lui aussi, des comptes à rendre et ne l'ait envoyé. Et en général, les fournisseurs des fournisseurs ne sont pas des rigolos. À moins que ce type ne soit envoyé par la concurrence ! Il ne sait plus ni quoi penser ni à quoi se raccrocher.

— Combien ?

— Vingt sacs en deux fois. La moitié avant, le reste après.

— Pour faire quoi ?

— Pas de questions sinon rien.

— Quand ?

— Demain, 8 heures, parking de l'aérodrome de Courbessac.

— Demain, j'peux pas.

— T'as plus le choix.

Le gars se lève et défie l'homme du regard. Celui-ci ne sourcille même pas tout en remarquant le battement de sang qui gonfle l'artère à la base du cou et inonde le cerveau d'adrénaline.

— On s'calme, ajoute-t-il. Demain.

Et il s'enfonce d'un pas tranquille dans la lumière qui irradie le quartier et la ville tout entière.

Le gars se précipite à sa suite mais l'autre a déjà disparu, comme dissout pas

la chaleur. Alors il empoigne son siège d'une main agacée et traverse la place.

— On verra bien demain, se dit-il. Après tout, c'est peut-être pas une mauvaise chose !

Comment se faire le mieux remarquer en se rendant à un rendez-vous ? En prenant le bus. Le conducteur, les passagers, surtout les petits vieux qui ne font pas de bruit au point que tu crois qu'ils dorment mais qui reluquent tout et, bien sûr, les caméras de surveillance. Pas celles qu'on aperçoit au premier coup d'œil et qui ne fonctionnent pas la plupart du temps mais les planquées là où on ne les imagine pas. Le bus est un véritable repaire de voyeurs à éviter à tout prix si on veut passer inaperçu. C'est pourquoi Mahmoud a insisté auprès de son cousin Malik pour le prendre dans sa voiture jusqu'au garage automobile où il travaille comme apprenti.

— Ok Momo, accepte enfin celui-ci pour ne plus l'entendre répéter une fois de plus qu'il ne le dira à personne. Mais tu descends avant.

Le lendemain matin, sa grand-mère est bien étonnée de le voir debout avant elle, avaler trois gorgées de soda à l'orange et engouffrer un morceau de galette de sarrasin large comme deux fois la main.

— Tu vas où avec ton sac ?

— T'occupes, Sitti. Je reviens demain ou après-demain avec un beau cadeau pour toi. T'oublies pas de fermer les volets, comme d'habitude.

— Et avec quel argent tu le trouves, ce cadeau ?

— T'occupes Sitti. Un beau paquet. Fais-moi confiance.

Sa grand-mère ne lui fait pas confiance bien sûr mais qu'y peut-elle ? De toute façon, il n'en fera qu'à sa tête. Et comme il ne l'a pas bien pleine et ni bien ordonnée ...

Mahmoud jette une bise rapide sur sa joue.

— Tu piques, lâche-t-elle en esquivant.

Mais Mahmoud ne l'entend déjà plus. La porte claque derrière lui et elle l'entend dévaler l'escalier comme s'il avait la police à ses trousses. Elle se précipite aussi vite qu'elle peut jusqu'à la fenêtre et le voit se faufiler dans une voiture toute cabossée et à la couleur indéfinissable. Il lui semble reconnaître Malik, le petit-fils de sa sœur et cela la rassure un peu. On se raccroche à ce que l'on peut !

— Dépêches-toi. J'vais être en r'tard, s'inquiète Mahmoud tandis que la voiture s'insère dans la circulation.

Malik ne répond plus. Son cousin s'embarque une fois de plus dans une de ces

galères impossibles qu'il doit bien être le seul à tenter. Et comme à chaque fois, il reviendra, piteux et lamentable, pleurer dans les jupons de la pauvre Tati.

— Tu vas pas faire une nouvelle connerie, au moins ?

Mahmoud rigole. Mais c'est pour la frime parce qu'il n'est pas vraiment sûr de son coup. Mais qui ne risque rien n'a rien, comme dit toujours le père de Malik. Lui, au moins, il a un père !

Ils s'engagent enfin dans le Chemin de l'Aérodrome où les voitures sont moins nombreuses mais roulent plus vite. Parvenus devant le Paloma, Malik se gare sur le bas-côté devant les locaux de la météo. Mahmoud agrippe son sac de toile où il a rapidement enfourné quelques vêtements et une brosse à dent et saute dans la poussière. Malik redémarre aussitôt pour ne pas perdre sa place dans la file et lui lance un denier salut de la main. Mahmoud lui répond avec un petit pincement à l'estomac. On peut rêver d'aventure et l'appréhender malgré tout quand elle arrive.

Il a encore cinq minutes de marche avant d'arriver au lieu de rendez-vous. Quelle idée de le convoquer ici, loin de tout et au milieu de nulle part ! Alors qu'il s'appête à pousser la barrière métallique à la peinture écaillée qui ferme l'entrée de l'aérodrome, un coup d'avertisseur légèrement enrôlé lui fait tourner la tête. Le véhicule s'arrête juste devant lui. Il est suivi par une Clio de dix ans d'âge au moins. Un homme en descend et l'appelle. Mahmoud reconnaît celui qui l'a harponné la veille en pleine rue de la Madeleine. Mais il est bien habillé, ce matin. Comme quelqu'un qui va au bureau.

— C'est bien d'arriver à l'heure !

Mahmoud distingue alors des passagers dans le mini-bus dont le pare-chocs frôle ses jambes. Il ne serait donc pas seul.

Le conducteur de la voiture l'interpelle à son tour.

— Montre ton sac !

Sans attendre de réponse, il s'en empare et le sonde rapidement. Mahmoud n'ose rien dire. L'autre lui applique ensuite une fouille au corps en règle.

— Je garde le téléphone. On te le rendra à l'arrivée.

C'est à ce moment qu'arrive un gars en provenance de l'aérodrome. Mahmoud le reconnaît pour l'avoir aperçu plus d'une fois autour du quartier du Mas de Mingue. Il porte un sac lui aussi.

— C'est bien d'être à l'heure !

L'autre hausse les épaules et se prête sans rechigner à la cérémonie de contrôle. Il regimbe bien un peu à propos du téléphone mais il sait qu'il agirait de même en pareille circonstance. Ils ne peuvent pas prendre le risque de les voir